



HAL
open science

**Recension de l'ouvrage Jacques-Germain Soufflot ou
l'architecture régénérée (1713-1780), Claire Ollagnier et
Daniel Rabreau (dir.), Paris: Picard, 2015**

Sophie Descat

► **To cite this version:**

Sophie Descat. Recension de l'ouvrage Jacques-Germain Soufflot ou l'architecture régénérée (1713-1780), Claire Ollagnier et Daniel Rabreau (dir.), Paris: Picard, 2015. Bulletin Monumental, 2017, 175 (4), pp.430-431. halshs-04427252

HAL Id: halshs-04427252

<https://shs.hal.science/halshs-04427252v1>

Submitted on 30 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

B u l l e t i n m o n u m e n t a l



Tome
175-4
Année
2017

HYDRAULIQUE ET FONTAINES ORNEMENTALES EN FRANCE

AUTOUR DE TOMMASO FRANCINI (1572-1651)

sous la direction d'Emmanuel Lurin et Aurélia Rostaing

s o c i é t é f r a n ç a i s e d ' a r c h é o l o g i e

Comité des publications **Françoise BOUDON**
 Ingénieur de recherches honoraire, CNRS

Isabelle CHAVE
 Conservateur en chef du patrimoine, direction générale des Patrimoines
 (ministère de la Culture et de la Communication)

Alexandre COJANNOT
 Conservateur en chef du patrimoine, Archives nationales

Thomas COOMANS
 Professeur, University of Leuven (KU Leuven)

Nicolas FAUCHERRE
 Professeur, université d'Aix-Marseille

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP
 Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en Histoire de
 l'art et archéologie

Étienne HAMON
 Professeur, université de Lille 3

Denis HAYOT
 Docteur en Histoire de l'art, université de Paris IV-Sorbonne

François HEBER-SUFFRIN
 Maître de conférences honoraire, université de Nanterre Paris ouest-La
 Défense

Dominique HERVIER
 Conservateur général du patrimoine honoraire

Bertrand JESTAZ
 Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études

Claudine LAUTIER
 Chercheur honoraire, CNRS

Clémentine LEMIRE
 Chargé d'études documentaires, architecture, musée d'Orsay

Emmanuel LITOUX
 Archéologue, conservation du patrimoine du Maine-et-Loire

Emmanuel LURIN
 Maître de conférences, université de Paris IV-Sorbonne

Jean MESQUI
 Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur en Histoire de l'art et
 archéologie

Jacques MOULIN
 Architecte en chef des Monuments historiques

Philippe PLAGNIEUX
 Professeur, université de Paris I-Panthéon Sorbonne, école nationale des
 Chartes

Pierre SESMAT
 Professeur honoraire, université de Nancy

Éliane VERGNOLLE
 Professeur honoraire, université de Besançon

Directrice des publications **Jacqueline SANSON**
Rédactrice en chef **Éliane VERGNOLLE**

Actualité **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**
Chronique **Dominique HERVIER**
Bibliographie **Françoise BOUDON**

Secrétaire de rédaction **Odile BOUBAKEUR**
Infographie et P.A.O. **David LEBOULANGER**

Maquette graphique **L'ARCHITECTURE GRAPHIQUE**



Numéro spécial publié sous la direction d'Emmanuel Lurin et Aurélia Rostaing

Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteurs(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société Française d'Archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre, 75116 Paris.
Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07, courriel : contact@sfa-monuments.fr

Revue trimestrielle, t. 175-IV, décembre 2017

ISSN : 0007-4730

CPPAP : 0112 G 86537

ISBN : 978-2-901837-69-5

*Les articles pour publication, les livres et articles pour recension
doivent être adressés à la Société Française d'Archéologie,
5, rue Quinault, 75015 Paris
Courriel : sfa.sfa@wanadoo.fr*

Diffusion : éditions A. & J. Picard, 18 rue Séguier, 75006 Paris
Tél. librairie 01 43 26 40 41 - Fax 01 43 26 42 64
contact@librairie-picard.com

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

Hydraulique et fontaines ornementales en France. Autour de Tommaso Francini (1572-1651)

INTRODUCTION

- Tommaso Francini, ingénieur et fontainier du roi, sa fortune à la cour de Louis XIII et ses principales réalisations en France*, par Emmanuel Lurin..... 307

ÉTUDES SUR L'ŒUVRE DE TOMMASO FRANCINI

- Tommaso Francini et le chantier de l'aqueduc Médicis : état de la question*, par Karine Berthier..... 317
- « *Tommaso de Francini inventor* ». *Les modèles de grottes et de fontaines (1622-1624) et l'art du fontainier florentin en France*, par Emmanuel Lurin..... 325
- Le sculpteur Francesco Bordoni, collaborateur des Francini*, par Giulia Cicali..... 357

L'ART DES FONTAINES À VASQUES EN FRANCE

- Les fontaines à bassin et à vasque dans les jardins français de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle*, par Geneviève Bresc-Bautier 369

MONOGRAPHIES DE GROTTES, DE FONTAINES ET DE JEUX D'EAU

- L'aménagement hydraulique des jardins bas de la villa de Gondi à Saint-Cloud (1628-1636)*, par Michaël Decrossas..... 377
- Un témoin de la gloire des Francini : la grotte à automates du château d'Outrelaize*, par Étienne Faisant..... 385
- La grotte artificielle du château de Dieppe : une œuvre de Salomon de Caus ?*, par Pierre Ickowicz..... 391
- Le théâtre d'eau de Tommaso Francini en son jardin de Grandmaisons*, par Aurélia Rostaing..... 397

ACTUALITÉ

- Rhône. *Savigny. Acquisition de deux sculptures romanes par le musée municipal* (Neil Stratford)..... 405
- Haute-Vienne. *Limoges. Abbaye Saint-Martial, fouille programmée, campagne 2016* (Xavier Lhermite)..... 407
- Belgique. *Bruges. Étude archéologique du bâti d'une maison du XIII^e siècle au 4, place de la Grue (Kraanplein)* [Vincent Debonne].. 410

CHRONIQUE

- Architecture médiévale vernaculaire. *Suisse : constructions rurales en bois du XIV^e siècle* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 415
- Architecture militaire médiévale en Méditerranée. *La défense des possessions des Hospitaliers dans le Dodécanèse* (Jean Mesqui)..... 416
- Architecture civile de la Renaissance. *Le château de Bournazel : état des recherches d'archives* (Évelyne Thomas). — *Le décor Renaissance de Bournazel, quelques hypothèses* (Colin Debuiche)..... 416
- Châteaux et société. XVII^e et XVIII^e siècle. *La noblesse suisse en ses châteaux* (Dominique Hervier)..... 418
- Circulation et commerce des matériaux. *Les marbres de Dinant : l'entreprise des Tabaguet et le commerce des marbres en Europe (XVI^e-XVIII^e siècle)* [Emmanuel Lurin]. — *Signalement : recherches et publications en cours sur les marbres en France*..... 418
- Iconographie. *La miniature du Pouvoir des femmes dans le Livre du Cœur d'amour épris* (Elliot Adam)..... 420

BIBLIOGRAPHIE

- Histoire des Villes. Olivier Biguet, Dominique Letellier-D'espinoze, *Angers. Formation de la ville. Évolution de l'habitat* (Sandrine Lavaud)..... 422
- Architecture religieuse. Étienne Hamon et Françoise Gatouillat, avec la contribution de Henri de Rohan-Csermak, *Saint-Étienne-du-Mont, un chef-d'œuvre parisien de la Renaissance* (Étienne Faisant et Laurence Riviale)..... 423

Castellologie. Adrian J. Boas, éd., avec l'aide de Rabei G. Khamisy, <i>Montfort. History, Early Research and Recent Studies of the Principal Fortress of the Teutonic Order in the Latin East</i> (Jean Mesqui). — Balázs Major, <i>Medieval Rural Settlements in the Syrian Coastal Region (12th and 13th Centuries)</i> [Jean Mesqui]. — Thomas Biller, <i>Die mittelalterlichen Stadtbefestigungen. Ein Handbuch</i> (Jean Mesqui). — Elisabetta De Minicis (éd.), <i>Case et torri medievali</i> , t. IV, <i>Atti del V Convegno Nazionale di Studi, Indagini sui centri dell'Italia meridionale e insulare (sec. XI-XV), Campania, Basilicate, Puglia, Calabria, Sicilia e Sardegna</i> (Pierre Garrigou Grandchamp). — Mario Dell'Acqua, <i>Palazzo Fruscione. Appunti dal cantiere di restauro</i> (Pierre Garrigou Grandchamp). — Daniel Iстриa (dir.), <i>Corse médiévale</i> (Pierre Garrigou Grandchamp). — Claire Ollagnier et Daniel Rabreau (dir.), <i>Jacques-Germain Soufflot ou l'architecture régénérée (1713-1780)</i> [Sophie Descat].....	425
Plafonds peints. Monique Bourin et Georges Puchal (dir.), <i>Plafonds peints de Narbonne</i> (Pierre Garrigou Grandchamp).....	431
Vitrail. Isabelle Lecocq (dir), <i>Les vitraux de la cathédrale Saint-Paul à Liège. Six siècles de création et de restauration</i> (Élisabeth Pillet).....	432
RÉSUMÉS ANALYTIQUES.....	433

LISTE DES AUTEURS

Elliot ADAM, doctorant contractuel en histoire de l'art médiéval, université de Paris IV-Sorbonne ; **Karine BERTHIER**, archéologue, laboratoire d'archéologie et d'histoire médiévales de l'université de Picardie (LAHP), EA 4284 TRAME ; **Geneviève BRESCH-BAUTIER**, directeur honoraire du département des Sculptures du musée du Louvre ; **Giulia CICALI**, docteur en histoire de l'art, université de Toulouse Jean Jaurès ; **Vincent DEBONNE**, agence du Patrimoine de Flandre ; **Colin DEBUICHE**, docteur en histoire de l'art moderne, boursier postdoctoral de la Gerda Henkel Foundation pour le Making and Knowing (Columbia University in the City of New-York) ; **Michaël DECROSSAS**, docteur de l'École pratique des Hautes Études (EPHE), chercheur associé SAPRAT EA 4116 ; **Sophie DESCAT**, maître-assistant à l'Ensa Paris-la-Villette ; **Étienne FAISANT**, post-doctorant, Labex Les passés dans le présent, Investissements d'avenir, réf. ANR-11-LABX-0026-01 ; **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**, général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Dominique HERVIER**, conservateur général du patrimoine honoraire, Centre André Chastel ; **Pierre ICKOWICZ**, conservateur en chef du château-musée de Dieppe ; **Sandrine LAVAUD**, maître de conférences, université Bordeaux-Montaigne ; **Xavier LHERMITE**, bureau d'études Éveha, chercheur associé au CESCUM (UMR 7302) ; **Emmanuel LURIN**, maître de conférences, université Paris IV-Sorbonne ; **Jean MESQUI**, ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Élisabeth PILLET**, conservateur du Patrimoine, ville de Paris ; **Laurence RIVIALE**, maître de conférences en Histoire de l'art moderne, université Clermont-Auvergne ; **Aurélia ROSTAING**, docteur en histoire de l'art, École pratique des hautes études (IV^e section) ; **Neil STRATFORD**, Keeper emeritus, British Museum ; professeur honoraire à l'École nationale des chartes ; membre de l'Institut.

Histoire des villes

Olivier BIGUET, Dominique LETELLIER-D'ESPINOSE, *Angers. Formation de la ville. Évolution de l'habitat*, Nantes, Éditions 303, 2016, 29 cm, 528 p., 610 fig. en n. et bl. et en coul., plans, index général (lieux, œuvres, personnes). - ISBN : 979-10-93572-22-2, 34 €.

C'est un véritable monument sur la ville d'Angers qu'ont produit Olivier Biguet, conservateur du patrimoine à la Ville d'Angers, et Dominique Letellier-d'Espinose, chercheuse au service du Patrimoine de la Région Pays de la Loire ; monumentale, l'œuvre l'est tant dans sa taille et sa facture originale que surtout dans son projet scientifique de restituer, de ses origines protohistoriques à la Première Guerre mondiale, la fabrique d'Angers dans sa dialectique entre formes urbaines et formes de l'habitat. C'est dans ce dialogue que tient l'originalité de l'œuvre qui a trouvé une voie médiane dans les productions actuelles d'histoire urbaine, entre perspective d'archéologie du bâti, suivie notamment par les *Cahiers du Patrimoine*, et point de vue plus spatial et morphologique promu par les *Atlas historiques des villes de France* ou les *Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France*, réalisés par le Centre national d'archéologie urbaine (CNAU). Si elle peut prétendre à la synthèse, c'est qu'elle vient en couronnement d'une recherche entamée par l'Inventaire général des Pays de la Loire dès la décennie 1970-1980, durant laquelle une première typologie de l'habitat intra-muros avait été dressée, et poursuivie par une enquête systématique de terrain, étendue extra-muros (au total 4 500 ha), et la constitution d'un Système d'information géographique (SIG), mis en ligne depuis 2003 sous la forme d'un atlas interactif. La cartographie sous-tend également la publication dans laquelle abondent des plans à différentes échelles ('flaque' urbaine, îlot, parcelle, monument...), à la représentation et à la sémiologie pertinentes, n'étaient des légendes parfois incomplètes – un défaut corrigé, avec d'autres imperfections, dans le retraitage.

BIBLIOGRAPHIE

Si toutes ces données et publications constituent le socle de l'ouvrage, on sait combien l'exercice de la synthèse est toujours une gageure et oblige à des choix ; ceux arrêtés dans le cadre de cette étude ont conditionné son articulation : pour traiter le large panel des sources, une démarche interdisciplinaire, devenue incontournable aujourd'hui pour penser l'espace mais qui a été, ici, paradoxalement menée sans les historiens ; un angle d'approche de la fabrique urbaine par la définition de « familles architecturales » et leur mise en relation spatiale ; en corollaire, un périmètre chronologique resserré de la fin du Moyen Âge à 1914, période la plus à même de répondre aux attentes urbanistiques et patrimoniales de la ville d'Angers – mise en place d'un Plan local d'urbanisme (PLU) ; c'est aussi celle pour laquelle l'étude a pu s'appuyer sur une analyse quantitative suffisamment révélatrice du lien entre espace social et espace construit. De sorte que les auteurs ont choisi de consacrer les deux chapitres centraux, pour l'un, à l'Ancien Régime (XV^e-XVIII^e siècle), pour l'autre, au XIX^e siècle ; en prologue, ils exposent la part des héritages, celle du site et de ses ressources, comme celle du substrat de la ville ancienne, et, en épilogue, la ville de la fin du XX^e siècle et d'aujourd'hui. Dès le chapitre II consacré à l'Angers antique et médiéval, le balancement entre la description des évolutions de la forme urbaine et la focale sur l'habitat est donné au propos dont il constitue le tempo. Néanmoins, pour ces périodes antérieures au XV^e siècle, les connaissances sur le bâti sont rares ou réduites, pour le Moyen Âge, à « l'architecture d'une élite » et c'est plus globalement la fabrique d'Angers à ses origines qui est restituée. Si la synthèse en est menée avec efficacité, on regrettera qu'elle se soit soustraite à l'analyse d'historiens spécialistes qui auraient pu donner davantage sens à la morphologie urbaine, y intégrer le rôle des acteurs, que les auteurs regrettent d'avoir délaissé, et éviter certains flottements de vocabulaire – notamment sur celui des « élites ».

Le site, dans ses particularités géologiques et topographiques, a fortement influé sur le développement et la forme de la ville. La première agglomération, celle de l'oppidum des Andécaves (II^e s. A.C.), a été établie sur un promontoire en éperon dominant la Maine

dont le rétrécissement à cet endroit facilite la traversée mais dont les rives sont inondables. La conquête romaine pérennise cette occupation de hauteur ; la nouvelle cité de Juliomagus est toujours centrée sur le promontoire qui, avec la construction de l'enceinte au Bas-Empire, devient *castrum*. C'est dans la partie orientale de ce dernier que s'établit le groupe cathédral, alors que le *suburbium* est densément maillé par huit basiliques qui, au milieu du Moyen Âge, polarisent l'habitat et génèrent des bourgs. Parallèlement, le développement urbain s'étend sur l'autre rive, suscitant la création d'un véritable quartier outre-Maine. Au XIII^e siècle, l'enceinte capétienne entérine cette occupation de part et d'autre du cours d'eau, configuration relativement rare – ici rendue possible par la facilité à franchir la rivière et par la contrainte des zones inondables empêchant une expansion urbaine ripuaire – que la vue cavalière réalisée par Adam Vandeland en 1576 met particulièrement en exergue. Ce premier « portrait » d'Angers hypertrophie également les grands pôles de pouvoir : dans la cité, le groupe épiscopal/cathédral et le château comtal reconstruit par Louis IX ; dans le quartier des halles, au sud-ouest, un second palais édifié par Charles I^{er} d'Anjou vers 1250. Les beaux vestiges qui demeurent de ces richesses du pouvoir témoignent d'*aula* surdéveloppées, dont les dimensions comme le décor – ainsi de l'ornementation héraldique de l'*aula* de Charles d'Anjou – et les amples fenêtres composent une mise en scène de la puissance.

C'est avec le chapitre III portant sur Angers moderne (1450-1789) que l'on entre véritablement dans le cœur de l'œuvre, non seulement en terme de volume (211 pages), mais surtout en termes de données, enfin abondantes sur le bâti (750 édifices étudiés), et de démarche dialectique ; son objet est donné par le sous-titre : « La fabrique urbaine à l'œuvre ou quand l'habitat fait la ville », qui pose donc le postulat que, durant l'Ancien Régime, c'est la fabrique spontanée qui l'a emporté, a contrario de l'époque contemporaine traitée dans le chapitre IV sous l'intitulé « L'urbanisme à l'œuvre ou quand la ville fait l'habitat » ; si ces titres sont séduisants, ils occultent la complexité intrinsèque de la formation de l'espace qui ne résulte jamais d'actions seulement volontaires

ou impensées mais plutôt de leur combinaison. C'est le dosage de cette dernière qui est plus sûrement le marqueur d'une période. D'ailleurs, le développement des chapitres ne dit pas autre chose : à l'époque moderne, Angers est l'objet de plusieurs opérations d'urbanisme, qu'il s'agisse de la recomposition par les échevins de la place des Halles aux XV^e et XVI^e siècles, de l'établissement des couvents de la Contre-Réforme (17 établissements au XVII^e siècle), des aménagements de la ville au XVIII^e siècle, moins sous la forme d'embellissements (réduits à des jardins et promenades comme dans beaucoup de villes moyennes) que d'applications règlementaires en matière de voirie et d'alignement. Quant à l'habitat, trois catégories ont été identifiées – hôtels et maisons de notables, maisons polyvalentes à profil urbain, maisons polyvalentes à profil villageois – qui font l'objet chacune, tant de dossiers sur les formes et les partis architecturaux de leur bâti, que d'une étude, menée par quartiers, des manières d'habiter. Dans cette ville terrienne « de magistrats, de professeurs, de rentiers et d'ecclésiastiques », selon l'expression de François Lebrun, l'habitat « patricien » constitue 40 % des édifices répertoriés et donne lieu, de par sa meilleure préservation, à des restitutions particulièrement riches et circonstanciées. L'étude peine davantage à reconstituer l'habitat populaire, peu renseigné par les sources et dont la répartition dans la ville est plus diffuse – hormis à proximité des grands axes marchands où elle adopte une configuration linéaire.

Tout en conservant une dialectique similaire, le chapitre IV qui traite d'Angers au XIX^e siècle, met davantage en exergue, conformément à son titre, les opérations d'urbanisme, particulièrement celles relatives à la voirie, que l'habitat dont seules les évolutions d'ensemble et les formes nouvelles sont exposées. Archétype de la ville provinciale de l'âge industriel, Angers connaît alors un essor démographique et économique remarquable amorcé dès la Monarchie de Juillet et qui s'accélère à partir du Second Empire. La ville conserve son image bourgeoise mais la Maine marque désormais une fracture sociogéographique entre une rive gauche cossue, notamment au sud, et une rive droite plus industrielle. Comme ailleurs, l'aliénation des biens d'Église à la Révolution – ici 30 % du foncier intra-muros – a permis la restructuration du vieux centre, éventré par de grandes percées. Elle profite aussi aux nouvelles institutions (préfecture, hôtel de ville...) qui emploient les bâtiments, comme également aux manufacturiers. Parallèlement, la zone portuaire de la rive gauche est dotée de ses premiers quais, alors que la ville détruit son enceinte et la remplace par des boulevards. Opérations

cadastrales et d'alignement accompagnent ces grands travaux. Ceux-ci suscitent également un important renouvellement de l'habitat qui s'inscrit, le plus souvent, dans une continuité typologique et socio-territoriale mais n'en est pas moins porteur d'une évolution des formes, telle la transition de l'hôtel aristocratique à l'hôtel bourgeois. Dans l'élan de cette première moitié de siècle, la métamorphose de la ville, opérée à partir du Second Empire, est plus spectaculaire encore. Le centre-ville fait alors l'objet d'une restructuration d'ampleur pour l'aérer, l'unifier et le protéger de la Maine en la canalisant. Répondant désormais aux canons de la modernité en matière d'hygiénisme et d'esthétique, il subit, avec la construction d'immeubles haussmanniens, une première gentrification, alors que la basse ville renforce son caractère populaire et industriels.

Après une rapide synthèse des évolutions – assez conformes au modèle des villes moyennes – d'Angers au XX^e siècle, l'étude s'achève par un bilan bienvenu des stratifications de la fabrique urbaine, décryptant pour le réseau viaire et le bâti, les traces morphogènes de chaque période – dont 3 particulièrement déterminantes : Antiquité/Moyen Âge, seconde moitié XIX^e siècle et Trente Glorieuses – et le dialogue relativement harmonieux qui en résulte dans la ville d'aujourd'hui. En concluant sur le lien ville/campagne, consubstantiel sur la longue durée de l'identité d'Angers, comme des problématiques actuelles de rurbanisation, O. Biguet et D. Letellier-d'Espinose ne se contentent plus de fournir des outils indispensables à une patrimonialisation raisonnée ; ils montrent combien l'histoire peut se mettre au service de la prospective et nourrir le dialogue entre passé et avenir. Un ouvrage comme le leur en est une superbe illustration.

Sandrine Lavaud

Architecture religieuse

Étienne HAMON et Françoise GATOUILLAT, avec la contribution de Henri de Rohan-Csermak, *Saint-Étienne-du-Mont, un chef-d'œuvre parisien de la Renaissance*, Paris, Picard, 2016, 27 cm, 240 p., 217 fig. et ill. en n. et bl. et en coul., plans, index - ISBN : 978-2-7084-1019-0, 44 €.

L'ouvrage d'É. Hamon et F. Gatouillat sur Saint-Étienne-du-Mont, œuvre majeure de l'architecture parisienne du XVI^e siècle, s'inscrit dans la grande entreprise lancée

par les Éditions Picard pour promouvoir l'étude des églises parisiennes. Soutenu par une illustration généreuse et de qualité, ce travail riche de nombreuses découvertes et de passionnantes analyses est fondé sur un examen minutieux du bâti et sur un large ensemble de sources, dont l'inventaire détaillé est utilement donné en annexe. Organisé en deux parties, il propose d'abord une relecture de l'histoire de la construction ainsi que de l'aménagement de l'édifice et de ses dépendances avant d'étudier selon un ordre typologique et topographique les meubles et immeubles par destination disparus ou encore en place.

Église des laïcs jouxtant l'abbatiale Sainte-Geneviève, Saint-Étienne-du-Mont devint un édifice indépendant au début du XIII^e siècle. Cette première construction fut, après 1328, l'objet d'importants travaux qui permirent sans doute de la doter d'une entrée dissociée de sa prestigieuse voisine. Cette église fut ensuite remplacée par celle que nous connaissons, au cours de travaux dont les auteurs ont profondément rectifié la chronologie. Ils montrent en effet qu'il faut rejeter la date assignée depuis le début du XX^e siècle au lancement du chantier du chevet, qui avait été situé aux environs de 1492 sur la foi d'une charte de l'abbé accordant des terrains pour l'agrandissement de l'église. En fait, ce don ne faisait qu'accompagner une campagne de transformation peut-être déjà commencée dans les années 1470. Ces travaux permirent en tout cas de doter l'église de chapelles et d'une nouvelle façade, ainsi que du clocher actuel, réalisé entre 1491 et 1503.

Puis, suivant un principe dont l'on connaît désormais de nombreux exemples, on s'employa dans un second temps à reconstruire entièrement l'édifice que l'on venait ainsi tout juste d'augmenter. Comme l'indiquent indirectement des dépenses consignées dans la comptabilité paroissiale, le chantier commença sans doute en 1510. La chronologie devient alors fort logique : l'enveloppe des chapelles rayonnantes était terminée en 1518 et elles furent voûtées vers 1530, après une pause due entre autres à la dégradation de la situation financière de la fabrique ; on travailla ensuite aux piles orientales de la croisée et à celles du choeur, aux charpentes puis enfin aux principales voûtes, qui furent lancées en 1540. Cette relecture éclaire en outre l'invention de cet ensemble, car l'année 1510 correspondit également à l'arrivée sur le chantier du maître d'œuvre Jean Turbillon, qui en donna donc probablement les plans. Il conçut un édifice dont É. Hamon souligne à très juste titre que, plus encore que par sa monumentalité, il est

caractérisé par un dispositif particulier : les baies ménagées au-dessus des chapelles pour éclairer directement le déambulatoire. Leur présence et leur taille ont imposé de donner une hauteur impressionnante aux grandes arcades, que l'on eut alors l'idée de couper par une coursière jetée entre les piles.

Jean Turbillon mourut en 1519, avant d'avoir pu achever son chef-d'œuvre qu'illuminent des jeux de lumière, et ne put donc bâtir le jubé, cette autre merveille de Saint-Étienne-du-Mont entreprise au début des années 1530 et complétée dans la décennie suivante. Après avoir récapitulé les arguments favorables ou contraires, les auteurs n'écartent prudemment pas le nom de Philibert Delorme avancé par Anthony Blunt, mais rappellent également ceux des maîtres d'œuvre en charge du chantier, Pierre Nicolle et Nicolas et Antoine Beaucorps.

Probablement initiée après l'achèvement du chœur, la construction du transept et de la nef s'étala jusqu'aux années 1580. Prolongeant les lignes de ce qui avait déjà été bâti, ils s'en distinguent par une écriture bien différente dans le détail et par un traitement plus riche qui triomphe à la voûte de la croisée. Ce grand chantier fut suivi en 1600-1601 par l'ajout de compléments au jubé, que Pierre Biard encadra de deux portes ouvrant sur les collatéraux du chœur. On rappellera à ce sujet que, dans le carnet de dessins de Jacques Gentilhâtre conservé au Royal Institute of British Architects (RIBA) à Londres, figurent deux élévations et une coupe (VOS/231, f. 74, 74v et 75) légendées « S' Estienne du Mon » dans lesquelles on reconnaît facilement l'avant et l'arrière de la porte nord, l'escalier du jubé étant suggéré sur la droite du premier (Rosaly Coope, *Catalogue of the Drawings Collection of the Royal Institute of British Architects. Jacques Gentilhâtre*, 1972, fig. 34-36). La comparaison avec l'œuvre réalisée met toutefois en évidence des différences sensibles, le fronton n'y étant pas brisé et la ronde-bosse qui le garnit n'étant donc pas disposée devant le tympan, mais au-dessus. Si l'on ajoute que les baies latérales sont divisées par deux variantes de remplage, il devient clair que ces dessins reproduisent un projet non exécuté, que Jacques Gentilhâtre dut copier au cours du séjour qu'il fit à Paris aux environs de 1597-1602. À la suite de R. Coope, on peut toutefois s'interroger sur les conditions qui permirent à cet architecte évoluant dans l'entourage de Jacques II Androuet du Cerceau d'avoir accès à cette feuille.

Après ces apports ponctuels au jubé, la fabrique lança un chantier bien plus ambitieux, et la reine Marguerite vint en

1610 poser la première pierre de la façade. Achevée en 1622, cette œuvre de l'architecte Claude Guérin souffre inévitablement de la comparaison avec celle de Saint-Gervais-Saint-Protais, entreprise en 1616. Rappelant les contraintes qui s'imposaient ainsi que l'ampleur exacte des restaurations menées en 1860, les auteurs soulignent néanmoins à juste titre son importance, cette première tentative parisienne de façade d'église à ordres superposés annonçant les réalisations de la génération suivante. On pourrait peut-être même aller plus loin, car l'on n'a sans doute pas assez soupesé l'influence que cette composition a pu avoir sur Salomon de Brosse, auquel l'attribution de la façade de Saint-Gervais ne fait pas de doute.

Ce grand œuvre achevé, le clocher fut exhaussé en 1624-1628. L'opération ne se fit pas sans heurts avec les moines de Sainte-Genève, alors que débutait la réforme génovéfaine. C'est dans ce contexte et à des fins liturgiques que l'on procéda à deux nouvelles constructions : en 1607-1611 furent élevées autour du chevet de l'église les trois galeries du charnier, et en 1655-1656 on ajouta, sur les plans d'Antoine Bailly, une chapelle axiale vouée à la communion. Voulu dès 1653 par le curé Paul Beurrier, un nouveau maître-autel fut également aménagé vers 1700. Le siècle qui s'ouvrait fut plus terne : touchée par un incendie en 1760, l'église paroissiale fut rejetée dans l'ombre de sa voisine dont Jacques-Germain Soufflot avait entrepris la reconstruction. L'ajout le plus insigne fut donc le logis que Jean-Sylvain Cartaud construisit peu avant 1742 au chevet pour le duc d'Orléans et dont la simplicité répondait à la vie retirée du premier prince du sang.

Dépouillée durant la Révolution, l'église bénéficia ensuite de l'énergie de ses curés. Les dommages furent réparés et des décors recréés avant que, en 1856, Baltard entreprenne la construction de la chapelle des catéchismes puis qu'il lance en 1860 la restauration de la façade, dont tous les décors furent refaits. Cette campagne a pour l'essentiel porté à son état actuel ce chef-d'œuvre de la Renaissance qu'est Saint-Étienne-du-Mont, dont l'architecture est désormais étudiée et éclairée dans un ouvrage à la mesure de son sujet, un édifice majeur de l'architecture française.

Étienne Faisant

La seconde partie de la monographie, consacrée au vitrage et au décor de l'église, bénéficie de l'avancée remarquable de la recherche dans le domaine du vitrail depuis

une trentaine d'années, à laquelle son auteur Fr. Gatouillat a largement contribué. Le parti architectural de l'édifice impliquait une surface considérable de vitrage, aussi Saint-Étienne-du-Mont est-elle l'église de la capitale qui conserve le plus de verrières anciennes. C'est ce qui lui valut d'être la principale représentante des vitraux parisiens présentés à l'exposition du Petit Palais, à Paris, en 1919. Au nombre de cinquante, ces vitraux furent créés pour les baies nouvelles, ou étaient des remplois de l'édifice antérieur. Il importait de rectifier à leur sujet les erreurs ou approximations rapportées par Pierre Le Vieil, verrier de la fabrique entre 1730 et 1772, mais aussi par Sauval et Félibien. La découverte et l'analyse de seize marchés par G.-M. Leproux à partir de 1988 (Guy-Michel Leproux, *Recherches sur les peintres verriers parisiens de la Renaissance 1540-1620*, 1988), a permis d'identifier de nombreux commanditaires et peintres verriers, pour des vitraux subsistants et disparus. Certaines parmi les trente quatre verrières du chœur furent commandées au moment même de l'achèvement de la voûte en 1540. Elles sont dues à des ateliers aujourd'hui mieux connus, dirigés par des peintres verriers désormais considérés comme de grands noms du vitrail du XVI^e siècle, tels Jean Chastellain, auteur de quatre d'entre elles, Nicolas Beaurain, ou Nicolas Pinaigrier, mais aussi à des ateliers de moyenne notoriété, identifiés plus récemment, comme ceux de Jean Vigant, Robert Roussel, Guillaume Rondel, et Jacques Rousseau. On sait désormais que la composition de la *Lapidation de saint Étienne du Saint Nom de Jésus*, que Jean Chastellain mit en plomb en 1540 pour Robert de Sénat, évêque d'Avranches et futur doyen de la faculté de théologie de Paris, est, pour reprendre le concept très utile de V. Auclair, une « copie d'invention » (V. Auclair, *Dessiner à la Renaissance. La copie et la perspective comme instruments de l'invention*, 2010) due à Jean Cousin. Ce principe d'élaboration d'une composition à partir de motifs disparates prélevés dans de multiples dessins et estampes est le mode courant de création au XVI^e siècle. Le *Baptême du Christ* de ce même vitrail est en outre compris comme une adaptation par Cousin de cartons du peintre Noël Bellemare pour l'église du Temple, datés vers 1530. Cet exemple illustre ainsi toute la complexité du processus de création des vitraux à cette époque, les progrès de notre compréhension et la relativité de la notion de « style ». La dernière œuvre connue de Chastellain, une *Cène* accompagnée de ses préfigures, était à l'origine à la place de la verrière datée 1542 dédiée à la *Vie de saint Étienne* par Nicolas Beaurain. Elle témoigne de l'emploi d'émaux avant les exemples fameux de Montfort-l'Amaury

(1544). Connu pour ses réalisations à la Sainte-Chapelle de Vincennes, sa collaboration plus tardive avec Philibert Delorme sur les chantiers des bâtiments royaux et l'usage en 1548 d'un émail blanc sur fond blanc au château d'Anet, Beaurain laisse un œuvre dont le caractère inégal s'explique aujourd'hui très bien par l'origine variée de ses modèles, qui vont de Primatice à des anonymes au style moins brillant.

Trois marchés pour les fenêtres hautes, entre 1586 et 1588, concernent Nicolas Pinaigrier, qui, selon Guy-Michel Leproux, est en outre l'auteur de plusieurs autres vitraux, en particulier d'une *Résurrection* dont le carton est attribué à Antoine Caron.

L'étonnante série des vitraux émaillés eucharistiques des charniers (1612-1622), affectés au dépôt des Petits-Augustins en 1794 et reposés dans leurs baies d'origine en 1803 avec un *Serpent d'airain* sur un modèle de Jean Cousin autrefois dans une chapelle de la nef, bénéficie d'une étude approfondie et d'un catalogue fort utile. Elle s'enrichit encore des récentes découvertes de T. Klemm-Engert qui, non contente d'avoir retrouvé un des panneaux de cet ensemble au Royaume-Uni, a ajouté aux modèles connus depuis É. Mâle celui de la monstration eucharistique (baie IX), une gravure anversoise de la *Somme* de Thomas d'Aquin appartenant aux religieux de Sainte-Geneviève. Le nom de « cour des Pinaigrier » donné jadis aux galeries n'est pas usurpé : ces vitraux sont ici attribués à Jean et Louis Pinaigrier ainsi qu'à Toussaint Leblond, gendre de Nicolas Pinaigrier.

Pour donner raison à J.-A. Rouquet, qui écrivait en 1755 dans son ouvrage *L'état des arts en Angleterre* : « la peinture sur verre, cet art consacré aux vitres d'église, et que l'erreur commune s'obstine à faire croire perdu, quoi qu'on en puisse voir tous les jours des productions nouvelles (...) », l'édifice garde encore mémoire de dons de vitraux figurés du XVIII^e siècle. Ainsi, Guillaume Le Vieil, vitrier de la fabrique, pose dès 1709 dans la chapelle de la Vierge un *Saint Pierre* créé à l'origine pour l'église Saint-Sulpice et une *Éducation de la Vierge*, conçue pour l'église Saint-Roch. Vers 1700, les familles Le Juge et Boucher demandent leur portraits à Benoît Michu pour vitrer leur chapelle, au nord de la nef. Les campagnes d'éclaircissement des vitrages colorés anciens par des carreaux blancs, qui ont marqué d'autres églises de la capitale à la Contre-Réforme, n'ont pas affecté Saint-Étienne-du-Mont, où les marguilliers préférèrent rassembler dans le chœur les panneaux lacunaires. L'entretien régulier de ces vitraux, qui assura leur bonne conservation,

explique en partie la faible proportion des créations des XIX^e et XX^e siècles. Du projet de programme iconographique de la chapelle de la Vierge, abandonné après juillet 1830, subsiste cependant un *Mariage de la Vierge* par la manufacture de Choisy sur des modèles de Jones et Warren-White daté 1829, remonté à Saint-Sulpice en 1853.

Parmi une série de projets sans suite des années 1850, citons un modèle aquarellé historicisant de Prosper Lafaye pour une fenêtre de la nef, *Richelieu devant la chapelle de la Sorbonne*, où Saint-Étienne-du-Mont se profile à l'arrière-plan. En 1858, Victor Baltard, chargé d'un projet de mise en valeur des vitraux anciens du chœur et du transept, fit appel aux ateliers Laurent-Gsell et à Joseph Félon. Entre 1869 et 1882, Édouard Didron, Claude Riquier, Charles Champigneulle, Carlo Pizagalli et les frères Daumont-Tournel, signent les ajouts du XIX^e siècle des chapelles. Œuvres de Maurice Tastemain en 1933, rose sud et rose nord du transept, soleils aux monogrammes du Christ et des saints, étaient à l'origine semblables.

La volonté de placer le mobilier sur le même plan que l'ensemble de l'édifice doit être saluée. Les archives ici analysées apportent de nouvelles précisions. Au début du XVII^e siècle disparurent les retables sculptés et peints des années 1540, mais les figures du collège apostolique adossées aux piles du chœur, œuvre de Germain Pilon, furent conservées jusqu'à la Révolution. Les sculptures de l'autel du Saint-Sacrement, livrées en 1583 par le même sculpteur, plusieurs fois déplacées, furent exposées au musée des Monuments français ; elles sont aujourd'hui au Louvre. On a perdu en revanche les terres cuites, modèles des marbres que Germain Pilon destinait à la rotonde des Valois. Un de ses descendants a contribué en 1651 à la spectaculaire chaire à prêcher, mais l'auteur des figures principales en est Claude Lestocart, collaborateur de Claude Sarrazin. Si les dessins de Laurent de La Hyre pour une tenture de la *Vie de saint Étienne*, conservés au Louvre, ne furent qu'en partie tissés, en revanche deux cartons, par Thomas Goussé, sont toujours conservés, l'un à la mairie de Villennes-sur-Seine, l'autre au musée de l'Ermitage. Les cinq tapisseries, livrées et tendues les jours de fête, ont disparu à la Révolution, mais les projets servirent à l'ornement de la chaire à prêcher. Un marché de 1631 confia à Jean Buron le buffet d'orgue et à Georges Lallemand les grands volets, déposés et disparus après 1755. Henri de Rohan-Csermak rend hommage dans ce volume à ce grand orgue et à son titulaire à partir de 1929, le compositeur Maurice Duruflé.

Un chapitre est consacré à la reconstitution du décor après le Concordat de 1801, qui valut à l'église de rentrer en possession des vitraux des charniers et de recevoir en 1806 et 1811 des tableaux du musée Napoléon. Les mouvements de ce nouveau patrimoine au cours du XIX^e siècle sont minutieusement reconstitués. Chaque chapelle est en outre décrite dans son état actuel en fin de volume. Le point est fait sur l'héritage de l'abbatiale Sainte-Geneviève, sur la somptueuse châsse du XIII^e siècle complétée au XVII^e siècle et démantelée en 1793, et les reliques de la sainte. En 1811, deux des tableaux monumentaux, par N. de Largillière (1696) et J.-F. de Troy (1726) offerts à l'abbatiale par le prévôt des marchands en *ex-voto* pour l'intercession de sainte Geneviève, furent attribués à Saint-Étienne ; plusieurs fois déplacés et convoités, ils demeurent auprès de la chapelle de la sainte. Enfin, le chantier de la façade s'achève en 1863 avec des compléments de décor par neuf sculpteurs différents.

Nul doute que cette somme rigoureusement établie ne fasse date dans l'historiographie des édifices parisiens.

Laurence Riviale

Castellologie

Adrian J. Boas, éd., avec l'aide de Rabei G. Khamisy, *Montfort. History, Early Research and Recent Studies of the Principal Fortress of the Teutonic Order in the Latin East*, Leiden-Boston, Brill, 2017, 29,5 cm, 339 p., 353 fig. et ill. en n. et bl. et en coul., tabl., cartes, index général. - ISBN : 978-90-04-25046-8, 194 €. e-book : 978-90-04-30776-6, 181 €.

(Series : *The medieval Mediterranean*, 107)

Dans mon compte rendu de : Daniel Burger, Thomas Biller et Timm Radt, *Montfort und der frühe Burgenbau des Deutschen Ordens* (*Bull. mon.*, 2016-3, p. 408-409) consacré au Montfort des Teutoniques – situé aujourd'hui en Israël (en hébreu Mezudat Montfort, en arabe Qal'at al-Qurayn) –, j'annonçais la sortie attendue d'un ouvrage rassemblant les résultats des fouilles et investigations entreprises par une équipe pluridisciplinaire sous la direction de Adrian J. Boas, professeur à l'université d'Haïfa, auteur bien connu de nombreux ouvrages de référence consacrés à l'architecture franque de Terre sainte. On se réjouit de la publication toute récente de ce volume collectif édité par le directeur du projet avec l'assistance de R. G.

Khamisy, auteur d'une thèse sur l'architecture fortifiée des Teutoniques en Terre sainte ; ce volume rassemble les contributions, parfois groupées, de vingt-trois auteurs – archéologues, historiens, architectes, géologues, numismates, spécialistes du verre et du vitrail. On saluera, parmi ces auteurs, la mémoire de Nurith Kanaan-Kedaar, grande spécialiste de la sculpture médiévale européenne et tout spécialement française, qui avait contribué au numéro spécial du *Bulletin monumental* (t. 164, 2006-1) consacré à l'architecture en Terre sainte au temps de Saint Louis.

Les éditeurs se sont donné pour but, dans cet ouvrage, d'effectuer une synthèse complète des connaissances acquises à ce jour. On reviendra plus loin sur la solide introduction du livre par A. Boas, car elle est une sorte de résumé synthétique des résultats présentés élargi à des thèmes non abordés dans les articles, au point qu'elle apparaît comme un article en soi méritant la discussion. Les deux premières sections du livre concernent l'histoire du site, et débutent, comme il se doit, par un retour sur l'essence de l'ordre des teutoniques. Kristian Toomaspoeg tend à abandonner l'hypothèse d'une continuité entre l'hôpital des Allemands de Jérusalem mentionné au XII^e siècle, et celui qui fut fondé sous les murs d'Acre en 1189 ou 1190 ; pour lui, la création de l'hôpital d'Acre, contemporaine de celle de l'hôpital allemand de Brindisi, peut-être aussi de celui de Messine, mais aussi du développement en Transylvanie, sont à réexaminer dans une perspective plus globale marquée par la participation accrue de la chevalerie allemande au mouvement des croisades.

Dans cette section historique, R. Khamisy scrute les sources franques, puis musulmanes, pour retracer l'environnement de Montfort depuis son acquisition signée en 1226 mais effective seulement trois ans après, jusqu'à sa destruction systématique par les armées de Baybars en juin-juillet 1271. La mise à plat des sources, outre son utilité en soi pour la connaissance historique du site et plus précisément celle du déroulé du siège mamelouk, permet en outre à l'auteur de formuler des propositions nouvelles. On songera ainsi à la mise en évidence du village franc de Tarphile, situé à quelques centaines de mètres du site, créé à l'époque croisée ; comme le montrent dans une autre section de l'ouvrage deux contributions dédiées – l'une historique et l'autre pétrologique –, il s'agissait d'un établissement relativement important au XIII^e siècle, protégé par une enceinte, abritant les carrières d'où furent extraites les monumentales pierres de la forteresse. Ces

carrières étaient elles-mêmes défendues par une tour rectangulaire dont subsistent le socle et quelques assises. R. Khamisy propose d'identifier ce village au *rabaḍ* pris le 11 juin 1271 par les troupes mameloukes, avant qu'elles ne s'emparent de la *bashūrā* identifiée à l'enceinte basse du château, le lendemain. La reddition de la forteresse eut lieu le 22 juin, après d'intenses bombardements sous le feu de trois grands mangonneaux, et d'autres plus petites machines qui empêchèrent en particulier les défenseurs d'utiliser les leurs. Baybars ordonna la destruction totale du site, dont les chroniqueurs apprennent qu'elle ne dura que douze jours, ce qui montre qu'une main d'œuvre importante fut affectée à la tâche de démantèlement.

Le siège de 1271 eut un précurseur : en mai 1266, Baybars avait envoyé deux émirs et des troupes assiéger le château ; ce siège avorté paraît avoir été une manœuvre de diversion tactique du sultan, dans le cadre de la conquête de la ville et du château de Safed. Pour R. Khamisy, les Mamelouks ne firent en 1266 qu'investir la place, sans bombardement par des mangonneaux.

Clôturent la section historique consacrée au Moyen Âge, A. Boas livre une analyse de l'ensemble des indices de destruction lisibles dans les maçonneries ou les substructions révélées par la fouille, nécessairement antérieurs à l'abandon du château comme une ruine inutilisable. En particulier, il matérialise une campagne de restauration lourde qui intervint avant le siège final, montrant que la forteresse avait subi de graves dégâts dès avant celui-ci : le murage de toutes les arcatures de grand bâtiment est-ouest, d'une part, et d'autre part celui d'au moins un des doubleaux de la grande salle. Pour lui, ces indices témoignent des dommages causés par le siège de 1266, et des réparations qui s'ensuivirent ; cette interprétation intéressante mérite cependant d'être relativisée à la lumière des sources, comme le suggère R. Khamisy.

On notera avec grand intérêt les deux chapitres consacrés à la redécouverte des ruines depuis le XVIII^e siècle. R. Khamisy fait un bilan de l'iconographie et des études consacrées au château depuis cette époque jusqu'aux années les plus récentes, offrant un aperçu diachronique saisissant des visions et interprétations de la forteresse par voyageurs, historiens et archéologues. Pour sa part, A. Boas retrace magnifiquement la courte histoire des fouilles – on dirait aujourd'hui des dégagements – entreprises en 1926 par Bashford Dean, conservateur du département « Armes et armures » du Metropolitan

Museum of Art de New York, et dirigées par William L. Carver, ancien militaire spécialisé dans l'archéologie des camps militaires de la guerre de Sécession. Malgré les méthodes de dégagement sommaires caractéristiques de l'époque, cet épisode permit la mise au jour d'un mobilier important : éléments sculptés (dont certains monumentaux tels que des clefs de voûte entières), céramiques, fragments de verre, monnaies, os. Ce mobilier, partagé entre le futur musée Rockefeller de Jérusalem et le Metropolitan de New York – de façon d'ailleurs relativement inéquitable –, n'a été véritablement mis en valeur que dans le premier de ces deux musées, qui conserva la part du lion.

Pour la première fois, l'ouvrage analysé ici inventorie l'ensemble des pièces de mobilier conservées dans les deux musées, et propose une analyse de celles-ci par les meilleurs experts, ainsi que deux articles plus ciblés, l'un sur le pressoir à vin mis au jour en 1926, l'autre sur une œuvre remarquable d'origine antique retrouvée dans l'une des salles du château : il s'agit d'un grand bassin de marbre supporté par trois lions, de la cuve duquel émergent deux têtes coiffées d'un bonnet phrygien distribuant le liquide par leurs bouches. Cette pièce magnifique fut certainement acquise par les chevaliers en raison de sa beauté et de son caractère prestigieux, et placée dans la forteresse en un lieu favorisant sa mise en valeur.

Cette pièce remarquable dans une construction fortifiée n'est qu'un des éléments prouvant la qualité de la vie dans ce château de Montfort ; la présence de vaisselle de verre, de vitraux décorés en grisaille ou à motifs, la qualité de la sculpture et sa variété, sont autant d'indices que Montfort n'était pas seulement une forteresse, mais aussi un véritable palais doublant le chef-lieu de l'ordre en Terre sainte qui se trouvait à Acre. A. Boas revient à plusieurs reprises, à commencer dans son introduction, sur l'interprétation et la chronologie des éléments de l'édifice. Pour lui, c'est par la tour maîtresse orientale au plan en U, que les chevaliers commencèrent la construction : elle avait pour vocation de bloquer l'éperon socle, présentant des murailles d'une épaisseur atteignant 8 m à la base du talus, mais elle accueillait aussi en son premier étage la chapelle. Appuyée contre elle se trouvait une enceinte trapézoïdale, dont la vocation était au moins partiellement défensive : dans son mur ouest, qui reçut plus tard les voûtes de la grande tour résidentielle occidentale, sont encore visibles les étriers de deux archères, au niveau d'un probable chemin de ronde. Quelques années plus tard, l'intérieur de cette enceinte fut transformé par la construction

de deux niveaux voûtés emplissant la totalité du volume : le rez-de-chaussée, voûté d'arêtes, accueillait l'ensemble des fonctions ancillaires, alors que le premier étage, voûté d'ogives, était probablement affecté au réfectoire et au dortoir, ce dernier en communication avec la chapelle. Enfin, à l'ouest, élevée sur un soubassement prenant sa naissance dans les escarpements, fut construite la tour d'apparat, constituée par au moins deux niveaux voûtés d'ogives retombant sur des piliers octogonaux dont l'un est conservé.

Cet ensemble était entouré par une enceinte rapprochée, où subsiste une tour carrée, et plus bas dans les escarpements, par une autre enceinte percée d'archères et flanquée de quelques tours, où se reconnaissent deux phases de construction. La partie sud de cette grande enceinte a totalement disparu : A. Boas pense que l'enceinte fut peut-être ruinée en 1266, et que les chevaliers n'eurent pas le temps d'achever sa reconstruction ; R. Khamisy et Rafael Lewis, qui ont travaillé sur l'emplacement possible des trois grands mangonneaux, estiment plutôt que sa partie sud fut entièrement ruinée par le bombardement intense qui eut lieu en 1271.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble était atypique par rapport à la fortification croisée contemporaine ; tout aussi atypique était l'emplacement retenu pour sa construction, éloigné de la mer, des grands centres, et ne contrôlant aucun itinéraire important. La question de cet emplacement déroutant demeure posée, même si l'on peut se dire que, justement, c'est cette situation isolée que cherchaient les Teutoniques ; mais alors, pourquoi y déployer un tel luxe ?

On aura saisi, au travers de ces quelques notes, toute la richesse d'informations et de réflexions, voire de débats, que permet cette mise à plat de la connaissance sur le château. La variété des sujets abordés, que l'on n'aura pas épuisée, loin s'en faut, dans ce compte-rendu, et leur qualité, rendent justice à cet édifice. Le volume lui-même est accompagné d'une abondante illustration, souvent en couleur, dont le format et la qualité laissent malheureusement parfois à désirer, compte tenu du coût élevé de l'ouvrage. De ce point de vue, Montfort aurait mérité sans doute mieux ; mais s'il fallait regretter quelque chose, dans ce volume, ce serait l'indigence de la documentation graphique récente de bonne qualité. Un seul plan d'ensemble, non phasé, est fourni en début d'ouvrage, servant de référence pour l'ensemble du livre, mais on compte en définitive sur les doigts de la main les documents graphiques qu'on attendrait à ce niveau scientifique. On peut espérer que

ce n'est que partie remise en attendant des publications futures éventuelles.

Jean Mesqui

Balázs MAJOR, *Medieval Rural Settlements in the Syrian Coastal Region (12th and 13th Centuries)*, Oxford, Archaeopress Publishing, 2015, 29,5 cm, XVIII-281 p., 20 fig. dans le texte, 246 fig. h. t. en n. et bl. et en coul., 46 pl., cartes dont 4 dépl., plans, tabl., 2 index (lieux et personnes). - ISBN : 978-1-78491-204-8 ; 52 £, e-pdf : 1-78491-205-5, 19 £.

(Archaeolingua Central European Archaeological Heritage, series 9)

Le Proche-Orient à l'époque des croisades était connu, jusqu'à des années récentes, surtout au travers du filtre de l'architecture religieuse et de l'architecture castrale, grâce aux travaux fondateurs de Camille Enlart et de Paul Deschamps ; encore ce filtre était-il restreint aux édifices les plus importants. Depuis plusieurs années, historiens et archéologues ont entrepris une recherche beaucoup plus fine, en cherchant à restituer le peuplement de la Terre sainte à l'époque des Croisades : ceci est particulièrement le cas pour l'ancien royaume de Jérusalem et la Palestine, comme l'ont montré les ouvrages de Ronnie Ellenblum et de Denys Pringle¹. Notre confrère hongrois B. Major a consacré sa thèse, soutenue en 2008, aux peuplements médiévaux des régions côtières de Syrie ; on le connaît par ailleurs grâce aux fouilles qu'il a entreprises et qu'il dirige depuis une dizaine d'années sur le site magnifique de al-Marqab (Margat). Outre les articles qu'il a consacrés à ces fouilles intensives, il avait donné dans plusieurs colloques et publications éparses quelques avant-goûts d'un ouvrage plus global ; on se réjouit de la publication de ce travail considérable, qui a nécessité une méthodique analyse des sources textuelles et de l'historiographie ; une consultation de l'ensemble de la cartographie constituée durant le Mandat Français, puis par le gouvernement syrien ; enfin des investigations et reconnaissances de terrain d'une ampleur inégalée, sur un territoire de 150 x 250 km entre Antioche et Tripoli du nord au sud, entre la vallée de l'Oronte et la mer d'est en ouest. Ce travail a été mené par la Mission syro-hongroise archéologique (SHAM) dirigée par l'auteur entre 2000 et 2011.

On connaît les travaux précurseurs de René Dussaud, de Paul Cahen, de Jean Richard, ainsi que le dernier volume de la trilogie de Paul Deschamps *La défense du*

comté de Tripoli et de la principauté d'Antioche (1973) ; la « Carte générale » publiée en appui à ce volume, la première à identifier et proposer le positionnement précis de villages cités dans les sources médiévales. L'ambition de l'équipe dirigée par B. Major a été d'affiner et d'élargir ses études ; le résultat en est tout à fait remarquable.

Après des considérations relatives à la méthodologie d'identification, où il évoque, parmi d'autres, les difficultés qui s'attachent à localiser des sites disparus, d'une part, et d'autre part à sélectionner parmi plusieurs « candidats » actuels celui qui correspond le mieux au contexte des sources, l'auteur donne une synthèse du mobilier céramique recueilli en surface lors des investigations de terrain. Il y note la prédominance, dans les régions côtières, de matériel fabriqué de façon régionale, avec très peu d'importations ; la prédominance des céramiques simples à engobe glaçurée sur les céramiques à décor esgraffié – ces dernières majoritairement présentes sur les sites à peuplement franc –, est de ce point de vue très significative.

On ne s'appesantira pas ici sur le chapitre suivant, consacré à l'historique de la région durant le Moyen Âge ; en revanche, le chapitre suivant réserve aux historiens et aux archéologues spécialistes du Proche-Orient de belles nouveautés, dues au croisement entre l'analyse des sources et la recherche intensive de terrain. Ce chapitre consacré aux implantations médiévales sur le terrain, aborde successivement les villes, les sites fortifiés – châteaux troglodytiques et tours – et, enfin les casaux et les gâtnes.

C'est dans le domaine des sites fortifiés que l'équipe dirigée par B. Major apporte les résultats les plus novateurs et les plus étendus. Le premier exemple est celui de ces habitats troglodytiques, fortifiés ou non, qu'ils ont reconnus de façon systématique en particulier dans le Jabal Wastānī, au nord du cours de l'Oronte. Le fleuve est ici bordé par des falaises calcaires aux flancs abrupts, propices à l'existence de grottes naturelles placées plus ou moins en hauteur ; les archéologues ont dû parfois se transformer en alpinistes pour les atteindre, d'autant que l'érosion naturelle a, dans de nombreux cas, fait disparaître des pans entiers de falaises qui contenaient autrefois les accès. Ceci a permis de proposer une localisation précise pour trois châteaux troglodytiques, des *caveae* dans les documents latins, des *shaqif* dans la terminologie musulmane : Shaqif Darkūš (Darkush), Shaqif Balmīs, Shaqif Kafar Dubbīn : Dussaud et Röhrich avaient tenté de les identifier sans succès. Pour l'essentiel,

ces châteaux troglodytiques – mais aussi les nombreuses caves-refuge qui leur ressemblent, perchées dans les falaises –, n'offrent plus aujourd'hui que des traces matérielles infimes de leur utilisation passée ; le plus souvent, ils peuvent être reconnus par les aménagements faits de main humaine dans les parois, placards, citernes, voire ouvertures en forme d'archères ; ils présentent parfois jusqu'à trois niveaux superposés, le passage de l'un à l'autre relevant de l'acrobatie. Les auteurs en ont repéré d'autres, dont les sources peuvent ne pas faire mention. Ils penchent pour une origine antique dans la majorité des cas – en tant que refuge ou en tant qu'ermitage ; quant à la fonction, elle pouvait aller du simple refuge pour les habitants de la contrée, jusqu'au véritable centre administratif pourvu d'une petite garnison propre. Lorsqu'on lit les chroniques relatant les sièges de ces habitats troglodytiques défensifs, on reste perplexe devant leur efficacité ; tous ceux qui furent assiégés finirent par être pris après enfumage des habitants réfugiés à l'intérieur ; on peut même lire dans Usāma ibn Munqid̄ le récit fameux d'un cas, en 1108, où un combattant franc fut descendu depuis le bord des falaises dans une sorte de caisse, et se mit à tirer avec son arc dès qu'il fut devant la gueule du refuge...

Ce genre de refuges est évidemment connu de longue date au Proche-Orient, et beaucoup ont été identifiées du sud au nord de la région ; certaines d'entre elles ont été étudiées, en particulier par P. Deschamps. La prospection systématique vient renouveler cette vision, et l'équipe en a même identifié dans des zones jusque-là considérées comme vierges, telle la cave fortifiée de Zahr al-Jubaybāt, à deux kilomètres à vol d'oiseau de Şāfitā. Le seul regret du lecteur pourrait être dans le livre l'absence de plans et de coupes (à l'exception de Shaqīf Darkūš pour un de ses niveaux), qui aideraient à spatialiser les descriptions littéraires.

La deuxième révélation de ce livre et de la prospection croisée sur laquelle il repose, est celle du nombre des tours médiévales, pour la très grande majorité franques, qu'ils ont pu identifier et repérer dans toute la région qu'ils ont étudiée. La carte publiée dans ce chapitre est tout à fait significative, puisque l'on n'y compte pas moins d'une quarantaine de ces tours repérées à l'aide des sources ou sur le terrain. Ce type de constructions avait été repéré par Rey, puis survolé par Deschamps ; on connaissait ainsi Burj Arab, Qal'at Yaḥmūr (*Castrum Rubrum*) toutes deux proches de Şāfitā, ou encore Burj al-Şabī construite après 1204 sur un mamelon dominé par al-Marqab

(Margat). B. Major montre que cette floraison de tours est représentative d'un peuplement et d'une occupation du terrain bien plus dense qu'on ne l'estimait jusqu'à présent. Il tente de restituer leur fonctionnalité, mais à vrai-dire la tâche n'est pas simple, car toutes ces tours n'avaient certainement pas une vocation unique. Burj al-Şabī était ainsi une tour défensive contrôlant le passage de la route côtière sous al-Marqab, ainsi que la perception du péage sur cette route. Au contraire, Qal'at Yaḥmūr, Burj Arab et d'autres semblent plus liées à une implantation de type « féodal », la tour n'étant que le noyau d'une enceinte quadrangulaire non flanquée ; dans le premier cas, la fonction résidentielle est évidente au premier étage. D'autres semblent avoir été isolées, et pouvaient constituer un point fort, servant de refuge, de grenier à provision, ou encore de tour de guet et de communication.

Ces tours n'ont en général que deux niveaux, voûtés, surmontés par une terrasse crénelée. Le plus souvent, les voûtes sont en arête au profil en berceau brisé, parfois construits d'équerre pour éviter une poussée trop importante sur les murs recevant les voûtes ; il est bien plus rare qu'elles tombent sur un pilier central – l'équipe n'en a recensé que deux. On note dans de rares cas l'existence passée de mezzanines en bois, évidemment disparues ; l'auteur est frappé par la fréquence des accès en rez-de-chaussée, ou à peine dénivelés, contrastant avec les traditions régissant la construction des grandes tours maîtresses castrales, mais on remarquera que des tours telles que celle de Saône ou celle de Beaufort, pour ne citer que celles-là, possédaient leur accès au rez-de-chaussée. Pour l'auteur, cette tradition régionale révèle le rôle de greniers joué par le rez-de-chaussée de beaucoup de ces tours, lorsqu'elles se trouvaient au centre de lieu de peuplement.

L'auteur propose ensuite une synthèse sur les anciens villages, les casaux ou *casalia*. Mais, à vrai-dire, dans ce domaine la prospection sur le terrain se révèle extrêmement décevante, alors que l'investigation dans les sources conduit, elle, à une frustration relative car il est souvent impossible de faire coïncider une mention littéraire avec des restes sur le terrain. C'est donc par la recherche des vestiges d'églises que B. Major aborde ce chapitre, avant de dresser un panorama très complet des voies de circulation, de la gestion de l'eau – l'équipe a ainsi localisé en 2002 un moulin à roue horizontale d'origine franque dans un état de conservation remarquable près de Bānyās, enfin de l'industrie agro-alimentaire médiévale. Puis il dresse un état des divers types de

population, chrétiens orientaux, musulmans et nomades.

Cet ouvrage est accompagné d'une nombreuse illustration hors-texte, avec de très belles planches de relevés des structures les plus importantes repérées. La maquette très dense n'est pas idéale pour la compréhension de l'articulation entre le corps du texte et les études de cas ; pour autant, il s'agit certainement de la somme la plus importante consacrée à cette région de la Syrie médiévale depuis les travaux de Deschamps, et l'on s'en réjouit.

Jean Mesqui

1. Citons en particulier : Ronnie Ellenblum, *Frankish Rural Settlements in the Kingdom of Jerusalem*, Cambridge, 1998. Denys Pringle, *Secular buildings in the Crusader Kingdom of Jerusalem : An Archaeological Gazetteer*, Cambridge 1997 ; non sans rappeler l'ouvrage fondateur, celui de Meron Benvenisti, *The Crusaders in the Holy Land*, Jerusalem, 1970.

Thomas BILLER, *Die mittelalterlichen Stadtbefestigungen. Ein Handbuch*, Darmstadt, Philip von Zabern Verlag, 2016, 2 vol., 24,5 cm, t. I : 359 p., t. II : 360 p., fig. en n. et bl., glossaire, index. - ISBN : 978-3-8053-4975-8, 129 €, pdf : 39,99 €.

Le « manuel » (*Handbuch*) consacré par notre confrère Thomas Biller aux fortifications urbaines du Moyen Âge de l'aire germanophone se révèle une somme tout à fait remarquable, d'autant que l'auteur affirme dans son introduction qu'il a visité *toutes* les enceintes et fortifications urbaines des pays de langue germanique, l'Alsace incluse, qu'il évoque dans son ouvrage ; je ne les ai pas comptées, mais le nombre en est appréciable. Cette enquête systématique à laquelle il a consacré une partie de sa vie et de ses voyages débouche sur deux épais volumes, où une illustration de photographies et de plans en n. et bl. abondante vient seule alléger un peu la maquette assez compacte. Le premier volume est consacré à la partie analytique : l'auteur y étudie de façon systématique les éléments techniques (implantation, matériaux) puis les éléments de défense (courtines, tours, tours-portes, portes flanquées, barbicanes, boulevards et ouvrages annexes), puis il propose une synthèse diachronique relative à l'évolution de la conception de ces enceintes. Cette synthèse n'est, après tout, pas si différente de celle qu'on pourrait dresser en France, révélant une variété de situations en fonction de la taille des agglomérations, de leur situation géographique, de leur proximité avec les princes souverains, et du contexte régional d'une façon plus générale.

Le deuxième volume de cette œuvre monumentale est constitué de synthèses dressées par régions : celles-ci correspondent plus ou moins à des découpages régionaux administratifs, mais s'en éloignent parfois de façon non négligeable – ainsi un chapitre concerne-t-il le Palatinat, la Sarre, et le Luxembourg et la Lorraine pour leurs parties germanophones. On se délecte des photographies des ouvrages les plus significatifs, marquant une tendance à l'« hyperdécoration », tout spécialement au XV^e siècle dans les régions du nord où la brique était de rigueur. Une bibliographie, un glossaire, et un index détaillé clôturent ce volume.

Jean Mesqui

Elisabetta DE MINICIS (éd.), *Case et torri medievali*, t. IV, *Atti del V Convegno Nazionale di Studi, Indagini sui centri dell'Italia meridionale e insulare (sec. XI-XV), Campania, Basilicate, Puglia, Calabria, Sicilia e Sardegna, Orte, 2013*, Rome, Edizioni Kappa, 2014, 29,7 cm, 354 p., fig. et ill. en n. et bl., cartes, tabl. - ISBN : 978-88-6514-210-3, 35€.

Il n'est guère de collection d'ouvrages plus utiles pour avoir une vue d'ensemble sur la construction domestique médiévale dans les villes d'Italie que la série des trois volumes *Case e torri medievali*, dirigée par les professeurs E. De Minicis et E. Guidoni (*Case e torri medievali*, Rome, Ed. Kappa : t. I, 1996 ; t. II, 2001 ; t. III, 2005. Ils avaient été précédés par un volume comparable : *Case medievali, Storia della città*, t. 52, 1990). Or, la série vient de s'enrichir d'un 4^e volume, cette fois consacré aux régions méridionales, qui achève ainsi le premier panorama complet des architectures domestiques urbaines de la péninsule.

Le cœur du volume est constitué par 17 contributions, la plupart embrassant une ville (Amalfi, Bari, Massafra, Palerme, Taormina), ou une aire particulière (Capri, Calabre méridionale, Sardaigne), les dernières concernant un seul édifice ou un sujet transverses (tel les parements à bossages). Suivent de courts articles présentant des études récentes de monuments et les méthodes et techniques nouvelles d'élaboration d'inventaires et de bases de données, notamment à Rome.

Trois articles traitent de la Sicile : E. Sessa, « Le dimore urbane dei Chiaramonte : architettura e politica dell'immagine di una dinastia di condottieri nella Sicilia del XIV secolo », p. 213-228 ; M. Vesco, « Palazzi turrati tardogotici a Palermo nell'età dei Re

Cattolici : tipi, linguaggio, cultura dell'abitare », p. 239-256 ; E. Mauro, « Palazzi e residenze del primo Quattrocento a Taormina », p. 229-238. Ils apportent peu de nouveau, mais offrent à qui n'a pu explorer des publications dispersées d'utiles résumés sur les demeures du grand lignage des Chiaramonte, sur les palais de la fin du Moyen Âge à Palerme et sur les grandes maisons « 1400 » de Taormina.

On signalera les développements traitant de la Campanie, et notamment les deux articles sur Amalfi de G. Gargano et M. Russo, qui complètent leurs précédentes publications, et celui d'Angella Corolla sur le remarquable palazzo Fruscione à Salerne (sur lequel nous reviendrons à propos d'un autre ouvrage).

Particulièrement précieuse est la contribution de R. Palombella sur Bari (« Modelli abitativi e trasformazioni del tessuto urbano di Bari tra XI e XIV secolo : una ricerca multidisciplinare », p. 143-166), tant les études sur le remarquable habitat médiéval de cette ville sont rares et difficiles d'accès. L'auteur propose la première synthèse sur les développements des types architecturaux, qu'elle appelle « modèles », mais qui se définissent d'abord par leur morphologie, en surface, hauteur, articulation à un ou plusieurs corps de logis et vocabulaire architectural, notamment des baies et du décor sculpté. Elle en montre l'évolution depuis l'époque byzantine, des X^e et XI^e siècles, puis durant les époques normande (1071-1194), puis suève et angevine, jusqu'au début du XIV^e siècle. Si les demeures les plus anciennes ne sont définissables qu'au travers des sources et des résultats des fouilles, les constructions postérieures conservées sont nombreuses : le corpus, tel qu'il apparaît dans la cartographie, composée de quatre cartes de repérage claires, est de 63 édifices. Le propos fait apparaître la multiplication des demeures à étage et leur croissance en hauteur au fur et à mesure que se densifie le tissu bâti, surtout durant le XIII^e siècle. Sont définis les types de maisons, de plan carré ou oblong, la maison tour, la demeure tendant au palais, qui connaît un développement remarquable durant le même siècle : le processus qui donne naissance à ces grandes résidences est plus souvent fondé sur le regroupement de plusieurs maisons antérieures, surélevées, et dont la façade est harmonisée par une ordonnance unitaire au(x) dernier(s) niveau(x). L'auteur s'attache aussi à l'étude des maisons à cour, qui auraient sûrement demandé un propos plus étendu, tant ce parti est caractéristique de l'aire méditerranéenne (et en rien imputable à une influence musulmane, comme elle le souligne). De façon générale, ce

tableau, étayé par quelques relevés de façades et complété par une chrono-typologie des maçonneries, donne une vue synthétique parlante... qui donne envie d'en savoir beaucoup plus, notamment pour comparer cet habitat à ceux, contemporains, de la Campanie et de la Sicile. À cet égard, le propos souffre du manque de plans qui auraient été utiles pour percevoir l'articulation intérieure et la distribution des logis. Nonobstant, il faut savoir gré à R. Palombella d'avoir élaboré cette synthèse, en espérant un élargissement et un approfondissement de la recherche, tant il semble que la matière soit abondante et qu'il soit possible de corréler les études architecturales avec les renseignements fournis par des sources permettant de discerner l'arrière-plan social et économique de cette architecture domestique.

Ce 4^e volume de la série *Case et torri medievali* complète très utilement les précédentes publications et fait souhaiter la poursuite d'une entreprise qui aura contribué, au premier plan et de façon systématique, à l'expansion des recherches sur l'architecture civile médiévale en Italie et à la présentation de ses résultats. Il est en outre manifeste qu'un effet de série contribue à produire des fruits en donnant de la visibilité à des études dispersées et en facilitant une lecture comparative étendue à toute la péninsule.

Pierre Garrigou Grandchamp

Mario DELL'ACQUA, *Palazzo Fruscione. Appunti dal cantiere di restauro*, Salerno, Plectica editrice, 2014, 21 cm, 74 p. et 26 pl. coul. h. t. - ISBN : 978-88-97569-27-5, 27€.

Les terres du Mezzogiorno sont connues pour les belles réalisations architecturales religieuses et aussi comme terres de *castelli*, notamment sous les Hohenstaufen et les Angevins. L'architecture domestique urbaine souffre d'une grande méconnaissance et n'a pas la même visibilité. Même au sein de la communauté des chercheurs qui s'intéresse à ce champ d'études, elle paraît en retrait, comparée aux édifices contemporains du Latium, de la Toscane ou de la Vénétie. Or il n'en n'est rien et ce discrédit est injuste. Diverses publications, certaines anciennes et d'autres très récentes, mettent en lumière la conception élaborée et le raffinement de beaucoup de palais urbains des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, en Sicile, en Campanie, comme dans les Pouilles. En témoignent, entre autres le palazzo Fieramosca ¹ à Capoue et les palais de Ravello ² en Campanie, les palais de Cefalu,

Palerme, Randazzo et Syracuse en Sicile ³, comme le palazzo Bonelli à Barletta, dans les Pouilles ⁴.

Un des plus extraordinaires palais datant des époques suèves et angevines, situé dans un endroit resserré de la vieille ville de Salerne, le palazzo Fruscione, vient de bénéficier d'une restauration complète. Attendue depuis longtemps, elle lui a rendu son lustre, en mettant en valeur les rutilantes décorations polychromes de ses façades. Ce fut l'occasion de nombreuses publications, d'articles ⁵ et du livre de M. Dell'Acqua, l'architecte responsable de l'opération, grand connaisseur de la Salerne médiévale. Dans sa brièveté, l'ouvrage parvient à renseigner sur l'histoire de l'édifice, son état avant travaux et le processus de restauration, tout en livrant un appareil documentaire abondant, photographies et dessins anciens et après restauration, relevés en plan, élévations et coupes. Il rend parfaitement compte des deux campagnes médiévales successives de mise en valeur des façades, par des ouvrages en marbre et par des appareils où alterne la pierre claire et la noire, qui font de l'édifice l'un des plus éminents exemples des décors *a tarsie* de l'Italie méridionale. Il n'oublie pas de mettre en lumière l'histoire de la constitution du palais à partir de la réunion d'édifices antérieurs (p. 46) et propose une mise en situation par comparaison avec les autres décors encore en place à Salerne. Les deuxième étages des différentes façades rythmées par des séries d'arcs entrelacés, enserrant des défoncements aveugles, ponctués de fenêtres géminées, laissent une impression de grandeur : le contraste avec la sobriété de l'ordonnance des autres niveaux, aux baies néanmoins traitées avec richesse, affirme avec force la monumentalité du nouveau palais, voulue par le commanditaire de la deuxième moitié du XIII^e siècle.

Allant plaire des yeux et de l'esprit, ce livre mérite d'être salué avec chaleur, tant pour sa forme, qui est un éloge de la brièveté, que pour le fond, qui témoigne de la science sûre des architectes archéologues érudits, en évitant tout étalage pédant.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. I. Di Resta, « Il Palazzo Fieramosca a Capua », *Napoli Nobilissima*, vol. IX, I-II, 1970, p. 53-60. G. Pane, A. Filangeri, *Capua. Architettura e arte*. Capua, 1990, t. 2, p. 434-440.

2. Palais Rufolo : H.-W. Schultz, *Denkmäler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien*, 1860 (*Atlas*, pl. LXXXIII et LXXXVI ; t. II, p. 278-279). J. Caskey, *Art and Patronage in the medieval Mediterranean. Merchant culture in the Region of Amalfi*, Cambridge University Press, 2004.

3. Sicile : trois articles dans E. De Minicis (éd.), *Case et torri medievali*, t. IV, *Campania, Basilicate, Puglia, Calabria, Sicilia e Sardegna*, Rome, 2014.

4. L. Derosa, « I luoghi del della Marra a Barletta : Palazzo Bonelli », dans *Una famiglia, una città. I Della Marra di Barletta nel medioevo*, a cura di V. Rivera Magos, Bari, 2014, p. 121-154.

5. A. Corolla, « Lettura stratigrafica degli elevati di palazzo Fruscione (Salerno) », in *Medioevo letto, scavato, rivalutato. Studi in onore di Paolo Peduto*, a cura di R. Fiorillo et Ch. Lambert, Rome, 2012, p. 255-266 ; eadem, « Architettura residenziale nella Salerno normanna : l'esempio di Palazzo Fruscione », in E. De Minicis (éd.), *Case et torri medievali*, t. IV, *op. cit.*, 2014, p. 27-40.

Daniel ISTRIA (dir.), *Corse médiévale*, Paris, Éditions du Patrimoine, 2014, 21 cm, 128 p., fig. en n. et bl. et en coul. - ISBN : 978-2-7577-0285-7, 18 €.

(Guides archéologiques de la France, n° 49)

Bien que le petit mais utile volume collectif *Corse médiévale*, publié en 2014 – et complété en 2016 par un *Corse des origines : la préhistoire d'une île* – ait précédé de quelques mois la tenue du Congrès archéologique de Corse, il n'en n'a été fait mention dans aucune des contributions publiées en 2016 dans les actes du congrès, l'ouvrage ayant manifestement échappé aux auteurs, dont celui de cette recension. Il est vrai qu'aucun des participants au dit livre collectif, et mêmes ceux d'entre eux qui furent aussi contributeurs aux actes du congrès, n'a, semble-t-il, voulu ou pu les informer de son existence.

C'est regrettable, car l'ouvrage couvre l'ensemble d'une région, et non pas seulement une ville ou un site, comme c'est le cas des autres volumes de la collection. Il offre donc une vue d'ensemble sur le patrimoine médiéval de l'île, d'autant plus précieuse qu'elle n'a pas d'équivalent.

On y trouvera un résumé historique bien venu, une brève histoire de la découverte du patrimoine bâti corse du Moyen Âge et des premières restaurations dont il fut l'objet, puis une série de courts chapitres sur l'architecture civile (p. 54-79), les fortifications (p. 80-93) et l'architecture religieuse (p. 94-117). Cette dernière section est accompagnée de reproductions de relevés peu connus, les uns conservés à la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine et les autres inédits : ce sont de belles planches de relevés contenus dans un Album de dessins en mains privées (p. 14-23 et 40-41). En ce qui concerne l'architecture civile, Bonifacio est rapidement, mais bien traitée. Il est plus surprenant qu'aucune attention ne soit accordée (pas une page ni une illustration) à la magnifique série de demeures médiévales conservées dans les villages du Cap Corse et de la Castagniccia, si bien étudiées par Anne

Dor dans sa thèse (la bibliographie du volume, sommaire, omet de signaler les travaux de ce chercheur). Ont manifestement été privilégiés les sites d'agglomération fouillés, dont les lecteurs du *Bulletin monumental* avaient pu apprécier naguère l'intérêt (Daniel Istria, « La maison de la première moitié du XIV^e siècle dans les *castra* du nord de la Corse », *Bull. mon.*, 2000, p. 305-322), mais ici, malheureusement, sans la production de plans de ces édifices.

On ne peut néanmoins que recommander la lecture de ce petit ouvrage, d'une présentation soignée, qui est un bon complément, sous une forme condensée, aux contributions du *Congrès archéologique de la Corse*.

Pierre Garrigou Grandchamp

Claire OLLAGNIER et Daniel RABREAU (dir.), *Jacques-Germain Soufflot ou l'architecture régénérée (1713-1780)*, Paris, Picard, 2015, 27 cm, 205 p., 96 fig. en n. et bl., XX pl. en coul. h. t. - ISBN : 978-2-7084-0989-7, 49 €.

L'ouvrage *Jacques-Germain Soufflot ou l'architecture régénérée (1713-1780)* est issu d'un colloque qui s'est tenu en 2013 à Paris à l'occasion du tricentenaire de la naissance de l'architecte. Prétextes parfois arbitraires, ces événements anniversaires permettent malgré tout une mise à jour souvent stimulante d'un état de la recherche sur une question : dans le cas de Soufflot, la matière ne manque pas. Plus de trente ans après les manifestations liées au bicentenaire de la mort de l'architecte – célébrées par la publication concomitante en 1980 de *Soufflot et son temps 1780-1980* (M. Gallet, dir.) et de *Soufflot et l'architecture des Lumières* (M. Mosser et D. Rabreau, dir.) – l'ouvrage dont il est ici question, qui contient 12 articles de spécialistes de la période, élucide certains aspects moins bien connus d'une carrière prolifique, incluant des éléments de sa vie privée, comme le fait E. Faisant en analysant les stratégies matrimoniales du contrôleur des Bâtiments du roi (p. 117-124). Toutefois, contrairement à ce qui est évoqué de manière un peu sévère dans l'introduction, Soufflot n'a pas été oublié entre ces deux bornes temporelles, comme en témoigne, entre autres, la publication en 1989 du *Panthéon : symbole des révolutions* sous la dir. de B. Bergdoll qui a posé un premier jalon intéressant le rôle de Soufflot constructeur. De même, dans sa synthèse sur l'architecture du XVIII^e siècle (*L'architecture des Lumières de Soufflot à Ledoux*, Paris, 1982), A. Braham avait fait de Soufflot une figure dominante du renouveau de la

scène architecturale française, affirmant à juste titre son rôle précurseur dans la redécouverte et la diffusion d'ordres méconnus, comme le dorique sans base de Paestum.

Par ailleurs, le sous-titre de l'ouvrage à la tonalité fortement révolutionnaire convient-il vraiment à Soufflot ? Il avait été retenu pour l'intitulé du colloque consacré à Étienne-Louis Boullée en 1999¹, mais l'interprétation « révolutionnaire » des projets de l'architecte visionnaire depuis les écrits d'E. Kaufmann faisait mieux accepter le terme. Pour Soufflot était-ce le bon choix ? Certes il est difficile d'ajouter un épithète à cette personnalité originale, dont le portrait de référence par Louis-Michel Van Loo (p. 11) à l'âge de 54 ans – où il paraît plus jeune –, porte-mine à la main et compas sur la table, regard bleu intelligent, donne une image plutôt sympathique. Soufflot est devenu architecte « spontanément », pour paraphraser A. Brahm, en élaborant lui-même formation et carrière à partir d'une forte passion. Il n'est pas le seul dans son cas : on peut penser au britannique William Chambers, de dix ans son cadet, lui aussi peu déterminé par sa naissance à embrasser une carrière artistique et qui deviendra comme Soufflot un architecte à 1000 %, utilisant toutes les facettes du métier, mêlant théorie et pratique à la mesure de l'expérience. Comme l'explique pertinemment S. de Jong (p. 35-46), ce principe constitue un élément essentiel pour comprendre l'attitude de Soufflot, dont l'attachement particulier aux qualités *physiques* des espaces qu'il parcourt avec fascination, de la cathédrale gothique aux spectaculaires paysages naturels du mont Vésuve, en fait un véritable moderne.

Quoiqu'il en soit, il s'agit donc des dernières nouvelles sur cet infatigable architecte². Dormait-il seulement de temps en temps ? Son seul rôle officiel de contrôleur des Bâtiments du roi à Paris pouvait amplement suffire, comme le suggèrent C. Ollagnier et D. Massounie (p. 77-88) en analysant la correspondance, éclairante sur les imbrications administratives de l'Ancien régime, entre Soufflot et les directeurs successifs des Bâtiments du roi. Mais non, il est présent partout, et même très actif dans des institutions officielles où beaucoup d'architectes reconnus se font plutôt remarquer par leur absence : B. Baudez (p. 29-33) montre avec justesse que Soufflot est un membre affairé de l'Académie royale d'architecture, certes reconnaissant à l'égard de cette instance qui l'a très bien soutenu, mais surtout animé par une réelle envie de partage – un cas plutôt rare qu'il est important de souligner. Pour Soufflot il s'agit de discuter avec ses pairs de problèmes et non pas de définir des doctrines : M.-L. Pujalte

(p. 153-152) en donne une preuve supplémentaire en étudiant les analyses par Soufflot des mémoires techniques de son confrère Jean-Arnaud Raymond. Il est tout aussi généreux pour les étudiants : L. Rollenhagen Tilly (p. 89-99) donne l'exemple du jeune aristocrate suédois Fredrik Adolf Ulrik Cronstedt, qui dans ses lettres à son père ne cesse de s'étonner de la franche amabilité de l'architecte de Sainte-Geneviève, dont il recopie les dessins et chez qui il a table ouverte.

La figure du théoricien pragmatique et curieux des références laissées de côté par les générations précédentes est ainsi décortiquée dans la première partie de l'ouvrage. A. Davrius (p. 47-56) prouve l'influence de Soufflot sur Jacques-François Blondel, son aîné, dans l'appréciation et la réhabilitation de l'architecture médiévale. Chr. Drew Armstrong (p. 57-74) propose une mise au point convaincante sur le programme « église gréco-gothique à coupole » qui a tant occupé les esprits à cette époque, insistant sur l'originalité de la démarche de Soufflot dans sa volonté de synthèse de deux manières de faire de l'architecture, posture audacieuse qui disparaîtra au siècle suivant. Dans cette analyse, l'éclairage apporté sur certaines planches gravées extraites de la bibliothèque de l'architecte – notamment celles de l'ingénieur français Jacques Tarade sur la basilique Saint-Pierre de Rome – au regard des publications de Julien-David Leroy, entre autres, est riche d'enseignement. Comme l'évoque aussi A. Gady (p. 101-116), Soufflot est un fervent utilisateur de ce précieux médium pour diffuser, et surtout faire accepter et comprendre son œuvre sujette à polémiques, n'hésitant pas à faire graver des coupes savantes accessibles aux seuls initiés aux côtés de représentations plus traditionnelles et « grand public ». Encore une fois, il n'est pas le seul à développer cette pratique – Jacques Gondouin, Victor Louis ont aussi publié leurs chefs-d'œuvre – mais il est l'un des plus prolifiques. Sur cette thématique, il faudrait lancer des études pour mieux saisir les stratégies éditoriales de chacun : nul doute que la figure de Soufflot y apparaîtra encore comme singulière.

Pour Soufflot la théorie n'existe donc pas sans la pratique et le chantier d'une vie qu'a été celui de Sainte-Geneviève le montre bien. À ce sujet, les articles de C. Blasi et E. Coisson, experts en restauration d'architecture ancienne (p. 153-164), et de J.-L. Taupin, architecte en chef des monuments historiques (p. 165-193), qui s'appuient sur des audits techniques, apportent des précisions intéressantes sur la complexité des liens, oppositions et contradictions entre mathématiciens,

ingénieurs et architectes, tous portés par la conviction de prendre part à une édification exceptionnelle. Sur ces questions constructives les archives imposantes déposées à la bibliothèque de l'École nationale des ponts-et-chaussées n'ont pas encore tout dévoilé et pourront nourrir de futurs débats. Soufflot, sujet d'études inépuisable ? Le présent ouvrage en constitue une nouvelle fois la preuve.

Sophie Descat

1. Étienne-Louis Boullée, 1728-1799. *L'architecture régénérée par les Lumières et la poésie de l'art*, 3 et 4 décembre 1999, Paris. Les actes, réunis par D. Rabreau et D. Massounie, sont parus avec le titre *Étienne-Louis Boullée, l'utopie et la poésie de l'art*, Paris, 2006.

2. Pour être complet, on citera les articles parus dans la revue en ligne *In Situ* n° 31, 2017, « Patrimoines de la santé : essais de définition - enjeux de conservation » (I. Duhau et C. Lestienne, dir.), sur les constructions hospitalières de Soufflot ; publication faisant suite aux journées d'études qui eurent lieu à Dijon et Mâcon les 9, 10 et 11 octobre 2013.

Plafonds peints

Monique BOURIN et Georges Puchal (dir.), *Plafonds peints de Narbonne, Montpellier, Direction régionales des affaires culturelles de Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées*, 2016, 22 cm, 96 p., fig. en n. et en bl. et en coul. - ISBN : 978-2-11-139319-6, gratuit.

(collection Duo, *Patrimoine protégé*)

Les élégants volumes de la collection Duo, créée en 2010 par la DRAC Languedoc-Roussillon, condensent, sous une forme plaisante, une matière savante présentant des éléments remarquables du patrimoine régional. Leur diffusion est gratuite (DRAC du Languedoc-Roussillon, 5 rue de la Salle L'évêque, Montpellier, téléchargeable sur son site Internet, ou auprès de la RCPMP plafondspeints@sfr.fr.). Pour le Moyen Âge, la collection vient de s'enrichir d'un nouvel opus : *Plafonds peints de Narbonne*. Il fait suite à un mémorable volume plus général, *Images oubliées du Moyen Âge. Les plafonds peints de Languedoc-Roussillon* (2011), qu'il complète, en faisant le point sur de récentes découvertes effectuées dans plusieurs maisons de la grande cité commerciale médiévale de l'Aude.

On y trouve une étude monographique d'un remarquable plafond, situé dans l'aile de la Madeleine du palais épiscopal, construite entre 1210 et 1220. Ce dernier n'avait jamais été aussi complètement étudié, décrit et illustré. L'œuvre s'inscrit dans une *koiné* méridionale

aux accents ibériques, ce qu'illustre une riche documentation photographique sur le plafond et ses contemporains espagnols. L'étude iconographique et stylistique est précédée d'un examen de la structure charpentée du plafond. Celui-ci est replacé dans le contexte du bâtiment, qui bénéficie lui aussi d'une monographie attentive, combinant étude des parements et analyses dendrochronologiques. Une proposition de restitution illustre l'importance des dispositifs disparus, grand degré droit et galeries en bois, tandis que la critique des restaurations met en évidence la forme originelle des fenêtres du premier étage. Ces développements sur l'architecture et le plafond sont introduits par deux denses contributions rappelant la gloire de la Narbonne médiévale et l'histoire du palais épiscopal.

Ce petit livre ne mérite que des compliments. Le maître d'œuvre en est l'Association internationale de Recherche sur les charpentes et les plafonds peints médiévaux (RCPPM) qui œuvre pour la connaissance et la conservation des plafonds peints méridionaux, cette partie si importante des demeures médiévales. En assurant leur connaissance, l'entreprise contribue certainement à leur sauvegarde. La pérennité d'une si utile collection est hautement souhaitable.

Pierre Garrigou Grandchamp

Vitrail

Isabelle LECOCQ (dir), *Les vitraux de la cathédrale Saint-Paul à Liège. Six siècles de création et de restauration*, Liège, Comité wallon pour le vitrail, diffusé par Brepols (Turnhout), 2016, 29,5 cm, 237 p., ca. 300 fig. et pl. en coul., schémas, plans, glossaire. - ISBN : 978-2-503-56817-1, 48 €.

Six siècles de création et de restauration, pour reprendre le sous-titre de cet ouvrage, sont ici présentés par un collectif d'auteurs placé sous la direction scientifique d'I. Lecocq, chef de travaux à l'Institut royal du Patrimoine artistique et membre du Comité wallon pour le Vitrail associé au Corpus Vitrearum Belgique-België. Ce beau volume vient couronner la restauration et la remise en place du vitrail dit de Léon d'Oultres (XVI^e siècle) et l'achèvement du décor vitré de la cathédrale Saint-Paul de Liège par la pose d'œuvres de Gottfried Honegger, décédé en janvier de la même année et à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié.

Ce livre, magnifiquement édité, présente tout d'abord l'histoire des vitraux de la cathédrale, du XIII^e au XXI^e siècle, ainsi que leur iconographie et leurs caractéristiques formelles. Une seconde partie, intitulée « Le défi de conserver, restaurer et créer au XXI^e siècle », s'intéresse au travail de conception et de réalisation des vitraux contemporains ainsi qu'à la restauration des vitraux anciens.

La cathédrale Saint-Paul, édifice du XIII^e siècle dont la construction s'étale sur près de trois siècles et qui a connu de nombreuses restaurations depuis le XIX^e siècle, offre cependant une grande homogénéité de style. En 2011, une étude historique ainsi qu'un relevé archéologique précis ont été entrepris pour comprendre les modifications successives apportées à la cathédrale et envisager sa restauration globale.

Considéré comme le plus beau de Wallonie, le vitrail dit de Léon d'Oultres, daté de 1530, constitue l'œuvre majeure de la cathédrale ; on doit sa restauration et sa repose récente au mécénat généreux de l'abbé Michel Teheux et de sa sœur Marie-Bernadette. Un spectaculaire *Couronnement de la Vierge*, entouré d'anges, occupe le registre supérieur de la baie ; le registre inférieur est consacré à la *Conversion de saint Paul* et à la présentation à ce même saint par saint Lambert, patron de la ville et de la cathédrale, du chanoine commanditaire de l'œuvre. Léon d'Oultres, intellectuel féru d'art, fut en effet prévôt de la collégiale Saint-Paul à partir de 1519 et c'est lui qui pensa et mis au point le vitrail. D'autres vitraux exécutés entre 1557 et 1559 ornent le chœur de la cathédrale ; cinq chanoines présentés par des saints y figurent, entourant une Crucifixion. Initialement placés sur des fonds de vitreries blanches, ces peintures ont été complétées par l'atelier Osterrath, en 1887 et 1889, avec des figures d'anges sur fonds bleu. Les auteurs des vitraux du XVI^e siècle de la cathédrale ne sont pas connus, mais la publication souligne le rapprochement avec l'œuvre de Pierre Coecke d'Alost, notamment pour la *Conversion de saint Paul* du vitrail de Léon d'Oultres ; de même, le rôle de Lambert Lombard dans la conception de la *Crucifixion* dans le chœur y est démontré.

Dans un souci louable d'exhaustivité, l'ouvrage évoque également les vingt vitraux néo-gothiques du XIX^e et XX^e anéantis par une bombe en 1945. Ils sont présentés par des photographies, des dessins préparatoires et le fac-simile du programme iconographique qui avait été établi par le chanoine J. Cottiaux. Les vitraux conçus à partir de 1950 pour remplacer ceux détruits illustrent l'effort soutenu et cohérent pour réparer les aléas de

l'histoire. Cinq ateliers de Belgique, de France et du Luxembourg accomplirent cette mission dans le respect de l'édifice et des œuvres qui s'y trouvaient, car ces nouveaux vitraux devaient conserver les sujets de la vitrerie disparue et être en harmonie avec les verrières du XVI^e siècle ; le grand vitrail sur le thème de l'*Eucharistie* de Max Ingrand placé dans le transept et répondant ainsi à celui de Léon d'Oultres en est une illustration.

La dynamique de création se poursuit au siècle suivant grâce aux mécènes, Michel et Marie-Bernadette Teheux, à qui l'on doit vingt-trois nouveaux vitraux posés dans les chapelles, le vaisseau central et une partie du transept et qui firent venir à Liège deux artistes fascinés par la lumière et par son symbolisme. En 2013, cinq compositions abstraites, flammes de couleur s'élevant vers le ciel, furent créées par l'artiste coréen Kim En Joong avec la collaboration de l'atelier Loire de Chartres. Puis l'année suivante, c'est l'artiste plasticien suisse Gottfried Honegger, assisté par le même atelier, qui apporta sa contribution au décor, rendant presque complète la parure de vitraux de la cathédrale. L'artiste conçut des triangles au nord et des arcs de cercle au sud s'insérant dans de grandes formes circulaires, figures géométriques simples aux tonalités vives et aux couleurs primaires contrastant sur le fond blanc et visibles aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur. Ces œuvres, selon leur auteur, ne devaient s'imposer ni au monument et ni au spectateur à qui il était permis de les interpréter en toute liberté ; elles se voulaient également respectueuses des autres verrières anciennes ou contemporaines ainsi que du décor peint.

La clarté des textes, ainsi que la qualité de l'illustration, permettent de se familiariser avec la totalité du patrimoine vitré de la cathédrale Saint-Paul de Liège. La publication offre en effet des photographies révélant la grande valeur stylistique des peintures du XVI^e siècle, la richesse des matières et le souci de détails invisibles au spectateur. Des critiques d'authenticité, ainsi que de nombreuses illustrations tirées notamment du vitrail de Léon d'Oultres permettent d'appréhender l'iconographie et la technique du vitrail ancien. Les verrières contemporaines sont également traitées avec la même rigueur scientifique et la création des vitraux de Kim En Joong et de Gottfried Honegger y est présentée de manière vivante et détaillée. La collaboration d'historiens mais aussi de ceux qui ont participé à la réalisation de nouveaux vitraux et à la restauration des anciens a donné naissance à un ouvrage de référence dans le domaine du vitrail.

Élisabeth Pillet

ÉDITIONS A. ET J. PICARD

Éditeur, diffuseur, libraire depuis 1869

Archéologie, architecture,
histoire de l'art, histoire
(catalogue général envoyé sur demande)

LA LIBRAIRIE PICARD & EPONA

vous accueille du mardi au samedi
de 10h à 19h

Bulletin *Archéologie quoi de neuf ?*

(envoi sur demande)

vpc@librairie-epona.fr

Tél. : 01.43.26.85.82

18, rue Séguier – 75006 PARIS

Tél. éditions : 01.43.26.97.78

Tél. librairie : 01.43.26.40.41

Télécopie : 01.43.26.42.64

contact@librairie-picard.com

Toutes les commandes de fascicules du *Bulletin monumental*
et des volumes du *Congrès archéologique de France* sont à adresser aux Editions Picard



CNL
Centre national du livre



ISBN : 978-2-901837-69-5

s o c i é t é f r a n ç a i s e d ' a r c h é o l o g i e